

La Couleur de l'Art

Episode Hors série : La Couleur des Rues

Intervenants : Mélissa Andrianasolo, Karfa Diallo de Mémoires et partages, Sandra pour Le Guide du Bordeaux Décolonial, Faniel Noël de Nwar Atlantic, Seumboy d'Histoires Crépues, Grégory Pierrot d'Isolation Termique, Roselyn et Kristy de Bininga Wok, Sambara Doucouré d'Africultures et Rocé.

[bruits citadins, bruits de portière]

[Personne 1]

Oh !!

[Mélissa Andrianasolo]

Il fait chaud !

[Personne 1]

Chaleur extrême.

[Mélissa Andrianasolo]

Ha purée !

[bruits de ceinture qu'on attache dans une voiture]

[Mélissa Andrianasolo]

Siri, emmène moi rue de Gramont à Bordeaux.

[bruits de Siri]

Calcul de l'itinéraire jusqu'à la rue Gramont, Bordeaux. Début de l'itinéraire rue de Gramont. Rejoignez l'itinéraire...

[Mélissa Andrianasolo]

Tous ces noms vous disent quelque chose ? Ce sont les noms qui peuplent nos rues, nos boulevards et nos avenues. Pour vous, ce ne sont peut-être que des noms plus ou moins familiers, des indications GPS, le nom de la rue avec la meilleure boulangerie du coin. Mais qu'est-ce que ces noms affichés dans l'espace public viennent nous dire de

l'Histoire ?

Nos rues sont peuplées de grands hommes, de grands hommes esclavagistes. Qu'est-ce que cela dit de nous ? Sur la façon dont on perçoit notre histoire ? Est-ce que remettre cela en question, c'est vouloir effacer et réécrire l'Histoire ? Le mois de mai 2021 marquait les vingt ans de la loi Taubira, une loi qui a reconnu l'esclavage des noirs comme crime contre l'humanité. 2021 c'est en même temps l'année où le gouvernement français a choisi de fêter le bicentenaire de Napoléon, l'homme qui a rétabli l'esclavage en 1802. Et le 10 mai 2021, la date officielle retenue pour l'abolition de l'esclavage en France, la Brigade Anti-nérophobie était jugée pour la dégradation de la statue de Colbert, un des rédacteurs du Code Noir, qui trône devant l'Assemblée Nationale.

Tous ces événements simultanés nous disent une chose : l'histoire de l'esclavage c'est une question politique. Pendant ce mois de mai 2021, avec La Couleur de l'art, La Clameur Podcast Social Club et Africultures, on s'est posés plein de questions.

L'esclavage n'est-il qu'une question mémorielle ? N'est-il qu'un mauvais souvenir qui appartient au passé ? Quelle est la place des voix de la diaspora noire dans ce débat ? Et quels outils utiliser pour faire entendre ces voix ? Est-ce que le podcast n'aurait pas un rôle à jouer dans tout ça ? Et enfin, comment garder trace de toutes ces interrogations ? Alors, on a réfléchi à tout ça collectivement, lors d'un festival en ligne nommé La Couleur des Rues. Et cet épisode c'est un peu la restitution de toutes les réflexions qui ont été débattues par nos invités.

Alors, prenons le temps de décortiquer chacune de ces questions ensemble. Vous le voulez bien ?

[Générique de début]

[Femme]

Retrouvez La Couleur de l'art...

[Mélissa Andrianasolo]

La Couleur de l'art, le podcast qui traite de la question de la race dans l'art.

[Femme]

Histoires crépues. My African Clichés.

[Nicolas Sarkozy] C'est que l'homme africain n'est pas assez rentré dans l'Histoire.

[Femme]

Isolation Termique.

[Casey] Il faut être là pour montrer qu'il y a pas que des nègres enchaînés sur des scènes,

il y a aussi des gens qui parlent tu vois !

[Femme]

Bininga Wok.

[Aimé Césaire] On ne peut pas séparer le problème du sort de l'art africain du problème du sort de l'homme africain !

[Femme]

Nwar Atlantic.

[Mélissa Andrianasolo]

Et pour vous, quelle est la couleur de l'art ?

[Fin du générique]

[Mélissa Andrianasolo]

Karfa Diallo, pour l'association Mémoires et partages, visite du Bordeaux colonial.

[Karfa Diallo, en extérieur]

Donc on va démarrer cette visite guidée. Ce parcours c'est le parcours quartier de sucre. C'est le parcours qui se déroule dans les quartiers sud de Bordeaux. C'est l'un des sept parcours des visites guidées du Bordeaux nègre, les visites guidées que nous avons lancées en France en 2012.

Aujourd'hui à Bordeaux nous avons sept parcours, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, et nous avons aussi lancé un parcours à La Rochelle, un parcours au Havre et un parcours à Bayonne. Le parcours que nous allons faire cet après-midi, ce 16 mai, est un parcours qui s'appelle Quartier de sucre. C'est dans les quartiers sud de Bordeaux, et ces quartiers sont les quartiers qui ont été marqués par l'histoire de la canne à sucre, l'histoire de la pénétration du sucre dans la consommation française, et c'est ici dans ces quartiers-là qu'une partie de l'histoire du sucre s'est écrite en France.

Donc c'est un parcours qui sera en six étapes. Chaque étape est une trace de l'histoire de l'esclavage et de la traite des noirs ici à Bordeaux, et chaque étape sera un moment de l'esclavage, de la capture à la liberté. Ici ce sera l'étape de la capture, la prochaine étape nous serons dans la cale d'un bateau, la cale d'un navire négrier, nous parlerons des conditions dans lesquelles on a transporté ces hommes, ces femmes et ces enfants. Il y aura une étape sur la plantation, la troisième étape. La plantation qui est la destination de ces esclaves. Il y aura une étape sur la résistance, parce que ces hommes, ces femmes, ces enfants vont résister. Il y aura une étape sur le métissage, parce que cette histoire aussi tragique soit-elle est aussi une histoire qui a enrichi notre humanité et on

finira par une étape sur la liberté, ce sera la dernière étape, ce sera devant le Musée d'Aquitaine.

Donc six étapes, chaque étape, une trace de l'histoire de l'esclavage et de la traite des noirs à Bordeaux, et chaque étape, un moment de l'esclavage, de la capture à la liberté.

Mais je précise toujours en commençant ces visites, que les Européens n'ont inventé ni la traite des noirs ni l'esclavage.

Avant qu'ils arrivent en Europe il existe deux formes de traite de l'esclavage des noirs : la première c'est celle qui est faite par les noirs africains entre eux, les Subsahariens.

L'Afrique connaissait des royaumes et des empires très développés avant l'arrivée des Européens, et qui dit royaume et empire dit système de domination interne dans le continent, et il y avait en Afrique, comme il y avait partout dans le monde, ce qu'on appelle l'esclavage de captivité, qui est le résultat des guerres tribales, de guerres de royaume, des guerres d'empire. C'était une règle de la guerre, une règle militaire qui était acceptée que lorsque l'on triomphait de ses voisins, on pouvait les mettre à son service.

Donc première forme de traite de l'esclavage des noirs c'est lui qui est fait entre noirs africains. Deuxième forme de traite de l'esclavage des noirs c'est celui qui est fait par les Arabes, qui a duré quatorze siècles, ça commence au sixième siècle jusqu'au vingtième siècle. Les Arabes ont importé, ont capturé, ont déporté et mis en esclavage des noirs africains, les historiens disent qu'il y en a environ 17 millions, qui ont été déportés et mis en esclavage par les Arabes pendant 14 siècles.

Nous nous allons parler de la traite de l'esclavage des noirs par les Européens qui commence au 15ème siècle. Et ce sont les Portugais qui sont les premiers à commencer la traite de l'esclavage des noirs, à arriver en Afrique.

Moi je suis d'origine sénégalaise, et le Sénégal a été portugais pendant deux siècles avant de devenir français par la suite. Au Portugal les villes comme Lisbonne, comme Porto, comme Lagos, c'était des ports négriers, et les portugais sont suivis par les Anglais avec Liverpool, Bristol, Londres, par les Hollandais avec Amsterdam, par les Danois avec Copenhague, par, par les Espagnols avec Séville. Les Espagnols ont fait peu de traite puisqu'ils sous traitaient, aux Français notamment la vente d'esclaves africains.

Et en France on va avoir quatre principaux ports négriers français. Nantes est le premier port négrier français, 1700 bateaux ont quitté Nantes et ont fait le commerce triangulaire. Bordeaux deuxième port négrier, 500 bateaux ont quitté Bordeaux et ont fait le commerce triangulaire. Ensuite La Rochelle, Le Havre, mais aussi d'autres petits ports comme Bayonne, Rochefort, Dunkerque, Saint Malo, Rouen, Lorient, Brest, jusqu'à Marseille ont fait la traite des noirs et l'esclavage.

Il y a une différence qui est très importante de savoir entre le port négrier et le port colonial. Si Bordeaux est le deuxième négrier, c'est à dire en nombre de bateaux qui ont fait le commerce triangulaire, donc qui passe par l'Afrique. Bordeaux est le premier port colonial. C'est à dire que c'est le port français qui s'est le plus enrichi grâce à l'esclavage. La particularité de la traite et de l'esclavage occidentale, c'est sa racialisation. Parce que chez les noirs africains comme chez les arabes, tout le monde peut se retrouver en esclavage. L'esclavage est le fruit d'un rapport de force économique, militaire et politique. Chez les Européens on va inventer la race. On va justifier l'exploitation des noirs par une idéologie qu'on va construire de toutes pièces, c'est d'abord une justification religieuse par Dieu qui vient dire l'église que les africains sont des sauvages donc on peut les mettre en esclavage. C'est une justification légale, la loi des hommes, en France c'est le Code Noir, sous Louis XIV en 1685, qui dit que l'esclave est une marchandise. Et la troisième justification est scientifique, puisqu'à partir du 19ème siècle on va avoir les théories scientifiques racistes qui vont venir justifier sur la base d'un certain nombre d'études prétendument scientifiques... prétendument scientifiques donc l'infériorité des noirs. Donc c'est ça qui fait la particularité de la traite et de l'esclavage occidental, c'est la racialisation et c'est ce dont nous héritons aujourd'hui.

[Mélissa Andrianasolo]

Sandra pour le guide du Bordeaux colonial.

[Sandra]

Ouais Bordeaux en fait je pense qu'il y avait une logique historique à faire un guide du Bordeaux colonial, car je vais juste rappeler rapidement, Georgia l'a dit mais en fait durant l'époque moderne donc le plus gros port négrier c'était Nantes. Et Bordeaux était, a toujours, donc a profité de cette excuse d'être un port de commerce en droiture donc qui va de Bordeaux aux Antilles mais en fait le commerce en droiture profite directement à l'esclavage sans le risque en fait de la traite négrière, donc finalement d'un point de vue c'était même moins dangereux.

Et Bordeaux à la fin du 18ème siècle devient le premier port négrier, donc elle devance Nantes, elle va continuer à financer des guerres dans les Antilles durant la Révolution Française et durant Napoléon. Et surtout Bordeaux se revendique premier port colonial jusqu'à la moitié du 20ème siècle, parce qu'on y reviendra après mais en organisant beaucoup de foires coloniales, y a beaucoup de grands [???] coloniales [???] qui vont faire que Bordeaux est aussi riche. Et en fait plus que Bordeaux on veut aussi montrer que

le système colonial c'est un système global, parce qu'en fait y a toute l'agglomération bordelaise, toute l'Aquitaine qui travaillait directement dans le commerce coloniale parce qu'il faut charger les bateaux, il faut vendre les objets, il faut faire du sucre, il faut faire la raffinerie.

Et donc Bordeaux est un gros pôle colonial et en fait l'a toujours affirmé dans son histoire, elle l'a toujours revendiqué, et revendique même toujours parce qu'il y a quand même toujours un lien fort avec les outre mers, comme on l'a vu d'ailleurs pendant du coup le contre sommet, on a appris qu'il y avait un conseiller municipal spécialisé à Bordeaux dans les relations avec l'Afrique. Donc ça fait partie de l'histoire bordelaise d'être une ville coloniale et une ville anciennement négrière. Donc c'est pour ça qu'on a choisi Bordeaux et aussi peut-être pour titiller aussi le fait qu'il y a un tabou énorme dans cette ville. C'est à dire qu'alors que Nantes va travailler plutôt sur ces questions, bien après les villes en Angleterre, mais à Nantes va y avoir un travail avec le mémorial sur l'abolition du l'esclavage, Bordeaux y a un tabou universitaire réel, y un tabou historique, y un tabou politique, qui est peut-être dû aussi à la municipalité à droite. Et le premier ouvrage qu'on cite tout le temps donc c'est Eric Saugera, en 1995, donc Bordeaux port négrier. Et maintenant les paroles s'ouvrent, grâce au travail militant et notamment l'association Mémoires et partages, et donc ça commence à être un sujet qu'on mentionne de plus en plus, et via le guide du Bordeaux colonial on fait le format du guide avec des petites biographies courtes et accessibles pour que justement cette connaissance sorte du milieu militant et sorte surtout du milieu universitaire.

[Pauline Moszkowski-Ouargli]

Est-ce qu'il y a un vrai enjeu à Bordeaux sur la question de l'espace public ? Plus que dans les autres villes, notamment au niveau des noms, mais pas que. On sait que Bordeaux est souvent décrite comme une ville bourgeoise et une ville qui s'est construite sur le colonialisme, est-ce qu'il y a vraiment un vrai enjeu sur la question de l'espace public, et donc colonial, à Bordeaux ? Je ne sais pas qui c'est qui veut commencer à répondre ?

[Sandra]

Je veux bien répondre rapidement, et en fait c'est juste une question de chiffres. Dans le guide du Bordeaux colonial, on a plus de, on a je crois 240 termes et ça équivaut à 9 % des noms de rues de Bordeaux, en fait qui sont recensées dans notre guide, alors qu'en comparaison, Paris c'était 3 à 4 %.

Donc il y a vraiment en fait, il y a vraiment une empreinte coloniale dans la ville de Bordeaux et après on a juste à se promener Place de la Bourse, Saint Michel, les Chartrons, et c'était là où il y avait les banques coloniales et c'est toujours, si les bâtisses sont aussi beaux et aussi riches, s'il y a autant de mascarons, c'est parce que Bordeaux est un port colonial revendiqué. Et donc oui l'espace public est rempli de cette histoire, c'est clair, et du coup il faut peut-être ouvrir le débat pour aussi l'enrichir et réfléchir sur ces questions.

[Mélissa Andrianasolo]

Fania Noël, pour le podcast, Nwar Atlantic.

[Fania Noël]

Je pense qu'on parle mémoire et de la mobilisation, c'est... il y a une sorte d'apposition problématique sur le fait que la mémoire, la mobilisation, je ne pense pas que la mémoire en soi ça mobilise les gens, que ce soit ceux de la diaspora ou n'importe qui. Ce qui mobilise en fait c'est les usages qui sont faits, qui sont faits politiquement de cette mémoire, et comment on transforme ça, comment c'est transformé.

Donc je pense que ce qui est mobilisé, ce qui mobilise, c'est le révisionnisme qui a eu lieu autour de l'esclavage, c'est le négationnisme qui peut avoir lieu aussi autour de la réalité de l'esclavage, mais le négationnisme aussi de l'afterlife, de comment l'esclavage et ses conséquences perdurent, et créent des rapports de domination et créent de l'altérité encore aujourd'hui.

Et je pense que ce qui mobilise c'est ça, c'est la négation de pourquoi aujourd'hui en 2021, les personnes noires subissent encore les conséquences de l'esclavage. Et comment l'histoire est refaite, réécrite, niée sur, et la réalité de l'esclavage, ses conséquences, ses conséquences sur le système économique, sur comment ça a reformaté un nouveau système économique, comment ça a été un proto-capitalisme. Mais aussi sur comment ça crée une nouvelle catégorie, il y a Sylvia Wynter par exemple qui parle de non humain, c'est à dire qu'en sera retirée cette catégorie, une partie des personnes noires de ce que est humain et que cette catégorie humain maintenant est problématique parce qu'elle ne comprend que certaines personnes, de ça.

Donc je pense que c'est ça qui mobilise, je pense que ce qui mobilise c'est pas la mémoire en soi, parce que la mémoire est quelque chose qui ne peut pas avoir de vérité. En fait c'est ça, c'est dire que c'est difficile d'appeler à une vérité de la mémoire, parce qu'on aura jamais la mémoire complète de toutes les espérances individuelles de l'esclavage, de la

somme de ces expériences individuelles qui fait l'expérience collective, de tout ce qui s'est passé, de tout ce qui n'a pas été dit, ce qui a été dit, ce qui a été officiel, ce qui a été dans des archives. Donc on ne peut pas prétendre avoir une big picture qui serait « voilà ça c'est la mémoire ».

[Mélissa Andrianasolo]

Cette réflexion de Fania Noël, elle m'a fait pensé à un passage du livre « Le triangle et l'hexagone, réflexions sur une identité noire » de Maboula Souhamoro, dont je vous avais déjà lu un extrait dans l'épisode 1.

[Mélissa Andrianasolo, lit un extrait du livre de Maboula Souhamoro, « Le triangle et l'hexagone »]

Le vécu, la voix, les histoires de ceux qui ont été vaincus, conquis, dominés, manquent à l'appel. Par conséquent, comment serait-il possible de véritablement témoigner de cette histoire traumatique sur plusieurs générations ? Et à l'échelle mondiale, si certaines des preuves et des archives ne sont tout simplement pas accessibles ? Cette question est primordiale, en ce qu'elle remet en cause les fondements mêmes de la discipline scientifique qu'est l'Histoire. En effet, lorsqu'il s'agit de la diaspora noire africaine, l'approche scientifique traditionnelle se révèle de facto tout à fait insuffisante et incomplète. Le témoignage complet, intégral, ne peut émerger.

[Mélissa Andrianasolo]

A ce propos, Hartman [ndlr : Saidiya Hartman, dans *Lose your mother, a journey along the Atlantic slave route*, 2007] déclare « je faisais moi aussi partie des témoins qui manquaient à l'appel. La prise en compte de ce dont j'avais hérité m'avait menée à ce cachot, mais à présent tout cela me paraissait hors de portée. Je pouvais énumérer l'ensemble des débats portant sur les conséquences catastrophiques que constitue le fait d'avoir été un bien meuble, de s'être vu refuser la protection de la citoyenneté et d'avoir été privé du droit à l'égalité. La réalité était que nous vivions encore dans un monde dans lequel le racisme fait le tri entre les riches et les pauvres, et décide de qui vit et qui meurt. Cela expliquait en partie ma présence dans ce cachot. Mais il y avait également quelque chose de l'ordre de l'intime. Traîner dans cette pièce vide était ma façon à moi d'essayer de comprendre de quelle manière ce souterrain m'avait créée et marquée. L'origine de mon désespoir remontait-elle à la première génération arrachée à son pays ? Était-ce la raison pour laquelle je pouvais parfois ressentir une telle lassitude vis à vis de l'Amérique ? S'agissait-



il de la pression exercée par toutes les mères perdues ou bien de celles des enfants devenus orphelins ? Ou était-ce lié au fait que, pour chaque génération, le joug d'une vie abîmée et le désarroi de ne pas être reconnu, d'être considéré comme un perpétuel étranger, se faisait de nouveau ressentir ? Je traînais dans ce cachot d'esclaves, non parce que j'espérais y découvrir ce qu'il s'était réellement passé, mais plutôt à cause de ce qui avait perduré de cette histoire. Pour quelle autre raison commencer une autobiographie dans un cimetière ? »

[Mélissa Andrianasolo]

Alors j'ai un peu découpé l'extrait que cite Maboula Soumahoro dans son ouvrage, et je vous laisse vous y référer pour lire l'extrait en entier. Revenons aux propos de Fania. Si ce n'est pas la mémoire qui mobilise, alors qu'est-ce que c'est ?

[Fania Noël]

Donc ce qui compte c'est la politique qui est faite avec, et ce qui compte c'est de s'engager dans le combat politique de « qu'est-ce qu'on fait de l'histoire, qu'est-ce qu'on dit de l'histoire, qu'est-ce qu'on retient de l'histoire ». Et comment on utilise les analyses de ce long temps historique, de ce temps historique qui n'est pas si loin, pour en faire quelque chose, pour en faire un outil de lutte, pour baser, pour faire de la transmission mais aussi pour comprendre les rapports de domination qu'il y a actuellement dans les pays comme la France, entre la France, l'Europe on va dire, le Nord global et des pays d'Afrique, de la Caraïbe, d'Amérique Latine. Comment les rapports, la politique raciale jouent aussi entre des personnes qui ne sont pas blanches, comment le colorisme joue, comment plein de choses.

Donc en fait c'est ça, donc je pense ce qui mobilise c'est la politique, la politique mobilise toujours. Et la mémoire est un terrain politique donc je pense que c'est important de l'assumer comme tel, pour ne pas tomber dans les pièges, soit d'exhaustivité parce que c'est ça qui est demandé, parce qu'on dit « ah oui la mémoire » et puis « ah oui mais y avait ça, vous n'avez pas parlé de ça ». Donc il faut assumer que c'est un terrain politique et quand on fait de la politique, on fait des choix, et on fait des choix sur c'est quoi la priorité et c'est quoi l'objectif. Donc je pense que c'est important.

Oui je pense que la mémoire mobilise plus les acteurs institutionnels, le gouvernement, les états, parce que ça ne demande rien. Se souvenir ça ne demande rien. Se souvenir ce n'est pas... se souvenir oui on peut se souvenir, on peut faire preuve de mémoire, on peut dire « ah ! On s'est souvenu », mais on va dire ce n'est pas une action qui change

dramatiquement les rapports de pouvoir, les rapports de domination.

C'est du symbolisme donc je pense que le symbolisme, je ne suis pas pour jeter le symbolisme parce qu'il y a des symboles c'est important, mais lorsqu'on parle de crimes, de crimes contre l'humanité, on n'est pas dans le domaine du symbolisme. Donc répondre par le symbolisme, c'est une façon extrêmement politique d'évacuer la question de la réparation, la question de la responsabilité, parce qu'on se souvient, on se souvient de l'esclavage, et après ? [rires] Qu'est-ce que ça produit ? Ça produit du souvenir, ok, super. Donc voilà, je pense que c'est du symbolisme et répondre par du symbolisme à une question aussi politique et aussi cruciale que l'esclavage, que la continuité de l'esclavage, des conséquences que ça a, des conséquences et comment ça a produit et bien ancré la suprématie blanche, la colonialité, le colonialisme etc., l'altérisation de plein de gens, ça permet de faire de la politique en dépolitisant. Parce que dépolitiser quelque chose c'est très politique donc je pense que c'est pour ça que la mémoire, c'est quoi le mot encore ? Ça ne fait pas de mal, ça ne fait pas de mal, ça ne fait de mal à personne, ça ne fait pas de mal à l'ordre. Il suffit juste de se souvenir et il n'y a pas besoin de ni réparer, ni rétribuer, ni reconnaître, ni se responsabiliser, il faut juste se souvenir et dire « ah on s'est souvenu » et après il y a une date pour se souvenir, ou deux, ou trois, et après on se souvient donc ça fait des souvenirs.

[Mélissa Andrianasolo]

Seumboy Vrai Nom, pour la chaîne Youtube Histoires crépues.

[Seumboy]

En réalité il faut se rappeler que la France a d'abord deux fois affirmé le fait que les noirs devaient rester esclaves. Et c'est à force de révoltes, notamment à Saint-Domingue, dans les colonies françaises des Antilles, que la République Française, la première République Française, a été forcée, à force de révoltes, de voilà d'accepter que les noirs soient libres et donc accepter la première abolition de l'esclavage. Mais ce n'est pas du tout la France qui a fait le choix, enfin par rapport à ses principes des Lumières, d'abolir l'esclavage. Comment est-il possible qu'on rende hommage à un personnage politique français, qui a rétabli l'esclavage en France ?

Ça c'est la grosse question, et donc il y a tout un tas de débats qui s'en sont suivis dans la sphère médiatique française et là je vous montre un tweet de Rokhaya Diallo, qui retweetait une prise de parole sur France Inter. Une prise de parole d'Arthur Chevallier, commissaire de l'exposition sur, non, oui... Commissaire de l'exposition Napoléon, alors je

ne sais plus c'est quoi exactement le nom de l'expo, je crois que c'est Napoléon, je ne sais plus le titre exact. Mais en tout cas ce qu'il a dit c'est ce qu'on va entendre tout de suite, et qui a fait, qui a suscité pas mal de débats.

[Arthur Chevallier, sur France Inter, vidéo publiée le 4 mai 2021]

Dire qu'on n'en parle pas c'est faux, on ne parle que de ça, c'est bien normal d'ailleurs. Le rétablissement de l'esclavage est une faute morale ? Bien sûr, crime, double crime, triple crime, on peut multiplier les adjectifs, il n'y a aucune ambiguïté là-dessus. Et ça ne viendrait à l'idée d'aucun historien sérieux de nier sa responsabilité [ndlr : de Napoléon] dans ce fait, de dire qu'effectivement la Révolution Française l'avait aboli en 1794, de ce point de vue c'est une régression. Ce Monsieur [ndlr : Louis Georges Tin, Président d'honneur du Conseil représentatif des associations noires de France, qui est cité par un des journalistes] oublie au passage de dire que quand on l'avait aboli quelques années avant, on avait été aussi les premiers à le faire, donc au petit jeu de qui est le plus monstrueux...

[Léa Salamé, le coupe]

Oui mais il l'a rétabli, Napoléon.

[Arthur Chevallier]

J'ai très bien compris mais là on voit bien que c'est un petit peu de la France dont on parle, pas seulement de Napoléon, et c'est un petit peu...

[Léa Salamé, le coupe]

Il aurait pu ne pas le rétablir, c'est ce que je veux dire.

[Arthur Chevallier]

Il aurait... Non mais attendez, moi je n'ai aucune ambiguïté que c'est une faute morale, et en plus de ça il était plutôt au courant qu'il commettait aussi une forme de transgression morale parce qu'il y avait beaucoup d'écrits à l'époque, de l'Abbé Grégoire, de Robespierre, qui étaient contre l'esclavage, donc il le savait.

[Léa Salamé]

Voilà !

[Arthur Chevallier]

Une fois qu'on a dit ça, l'Occident n'a pas inventé l'esclavage. Il y avait des esclaves à Athènes qui n'étaient pas noirs. Il est évident que sous le Premier Empire tous les esclaves étaient noirs puisqu'ils habitaient dans les colonies, mais ils n'étaient pas esclaves parce qu'ils étaient noirs, pour la bonne et simple raison par exemple, qu'en France qu'on pourrait appeler métropolitaine, les noirs étaient libres ! Donc on ne peut pas parler d'état raciste si vous voulez. Ce n'est pas un état qui est lié à la couleur de peau. Donc ce sont deux sujets différents.

[Seumboy]

Donc voilà vous avez un peu entendu les arguments, les justifications donc d'Arthur Chevallier sur le rôle de Napoléon quant au rétablissement de l'esclavage.

Alors Selma [ndlr : une personne présente lors de l'atelier] qui disait « ce que je trouve très intéressant c'est le déni total de l'histoire en disant qu'ils n'étaient pas esclaves parce qu'ils étaient noirs » voilà. Ça c'est la fin de son intervention, il essaie en gros d'invalider l'idée, enfin la théorie du racisme systémique en disant qu'il s'avère que les principaux, enfin que tous les esclaves étaient noirs parce qu'ils étaient aux Antilles c'est comme ça qu'il le présente, mais ce n'est pas parce qu'ils étaient noirs qu'ils étaient esclaves. Parce qu'il dit qu'il y avait des esclaves, il y avait des personnes noires en France par exemple et qui étaient libres.

Bon on va voir dans ce qu'on va lire, que c'est faux, et que donc il y avait vraiment un lien entre les personnes noires et le statut d'esclaves à ce moment-là. Donc c'est un peu ce genre de polémiques qui ont enflammé les débats de cette semaine.

C'est Napoléon Bonaparte qui parle et il dit « je suis pour les blancs parce que je suis blanc ; je n'en ai pas d'autre raison, et celle-ci est la bonne. » Tels sont les mots prêtés à Napoléon dans les Mémoires sur le Consulat, sorte de carnet de bord rédigé entre 1794 et 1804 par l'homme politique et historien Antoine Claire Thibaudeau.

Dans les colonies restituées à la France en exécution du Traité d'Amiens, du 6 germinal an 10, l'esclavage sera maintenu conformément aux lois et règlements antérieurs à 1789. Il en sera de même dans les autres colonies françaises au-delà du Cap de Bonne Espérance. La traite des noirs et leur importation dans lesdites colonies, auront lieu conformément aux lois et règlements existants avant ladite époque de 1789. Bon, déjà là on voit qu'il y a bien écrit la traite des noirs et que le statut, enfin, la couleur de peau, le fait d'être noir, était lié au fait d'être esclave à ce moment-là, et c'était législativement visible. Le Code Noir était toujours en application, donc quand le commissaire de l'exposition sur

Napoléon nous dit que ce n'était pas parce qu'ils étaient noirs qu'ils étaient esclaves, on peut se dire qu'il ne fait peut-être pas très bien son travail.

[Mélissa Andrianasolo]

Roselyne et Kristy pour le podcast Bininga Wok, et Grégory pour le podcast Isolation Termique.

[Grégory Pierrot]

Oui alors bon, enfin, pour moi c'est assez simple en fait. Dans le terme esclave, donc le terme traditionnel, je pense qu'il dénote de manière pas forcément directe, une espèce de passivité, voire l'idée qu'être esclave est une nature en fait. Et c'est une vieille idée dans la pensée occidentale qu'on peut connaître, enfin lier jusqu'à, retrouver chez Aristote, et c'est vraiment, la manière dont il en parle se retrouve répétée à travers les âges. Et bon Aristote en gros dit qu'il y a certaines personnes qui sont naturellement esclaves et d'autres qui ne le sont pas. Bon c'est plus compliqué mais c'est l'idée aussi simplifiée que ça qu'on voit répétée jusqu'à justifier l'esclavage et l'esclavage des Africains en particulier.

Et donc, il y a... bon ce n'est pas moi qui ai commencé évidemment, mais il y a un mouvement, donc en anglais et en français, pour essayer d'utiliser un terme qui dénote beaucoup plus clairement que le fait d'être mis en esclavage est fonction d'un processus, donc on n'est pas esclave, on ne naît pas esclaves, on est esclavisés, c'est quelque chose que quelqu'un fait aux gens.

Donc c'est vraiment ça l'idée, je sais qu'il y a des gens qui pour des raisons différentes n'aiment pas trop ce changement de terme mais pour moi je pense c'est important précisément pour ça. C'est un peu, c'est comme on dit, c'est un peu clanky, je ne sais même plus parler français moi enfin bon, ce n'est pas évident à utiliser mais je pense que ça force justement à réfléchir au fait que c'est un processus. Et ça le rappelle, grammaticalement en fait.

Pour moi enfin quand on parle d'esclavage on parle aussi forcément de colonialisme et dans le sens là bon les termes sont différents, les expériences sont différentes mais je pense qu'il y a une, comment dire, un fil rouge de traitement enfin comment dire d'expérience de l'Occident, du racisme qui connecte enfin qui crée des liens.

Et je pense c'est aussi un lien dans l'expérience d'un oubli et d'une mise sous silence de ces expériences et de ces histoires. Donc ce genre d'initiatives pour moi sont intéressantes parce qu'encore une fois on parle d'expériences souvent, enfin plus ou moins spécifiques, telle région telle communauté etc. on parle aussi de techniques

d'oppression ou de formes d'oppression, de formes d'oubli qui parlent à beaucoup de gens dans la communauté par le biais des afro-descendants.

Et pour moi c'est important oui, c'est important à ce niveau-là, c'est un travail, encore une fois c'est un travail politique, un travail d'éducation, un travail de formation, pour moi c'est un ensemble. Et le fait de le faire est aussi, enfin ce n'est pas un hasard je pense c'est aussi voilà, c'est un acte noir, un acte politique, qui réfléchit sur ce qu'on est, d'où on vient. Et le fait même de réfléchir là-dessus encore une fois, devient un acte politique, un acte noir. Voilà.

[Mélissa Andrianasolo]

Merci. Roselyne ?

[Roselyne Ngonon]

Oui c'est quelque chose qu'on veuille l'accepter ou pas, il y a un lien qui est là, que ce soit par la couleur de peau, plus ou moins de manière générale, c'est quelque chose qu'on porte en soi et que consciemment ou non en fait.

Et du coup je pense que la plupart d'entre nous il arrive un moment où oui on se pose des questions, et on comprend et on regarde l'histoire et on essaie de comprendre et on fait des connexions et des liens et donc... malheureusement oui c'est indissociable de qui on est donc, à moins de... oui, de faire complètement abstraction c'est un peu difficile de ne pas s'y intéresser, de ne pas s'y confronter. [rires] Il a déjà tout dit Grégory alors du coup !

[Mélissa Andrianasolo]

Kristy tu crois que Grégory il a tout dit aussi ? [rires]

[Kristy]

Oui je pense qu'il a tout dit ! [rires] Le traitement médiatique cette année par exemple, c'était honteux ! [rires]

Oui parce que c'était, je ne sais plus l'anniversaire de je ne sais plus quoi avec Napoléon, et ça passait sous silence, enfin c'était une coïncidence heureuse je pense pour le gouvernement, de parler, de passer sous silence la commémoration du 10 mai. Et donc

voilà je pense qu'à part justement dans les diasporas, à une échelle beaucoup plus petite, il n'y a pas eu énormément d'événements.

Je pense que ça été facilité aussi par la pandémie, parce que d'habitude il y a des rassemblements et là il n'y a pas pu en avoir. Mais c'est clairement une attaque politique en fait qui se joue, surtout que cette année il y a eu de grosses oppressions sur tout ce qui anti-colonialisme, anti-racisme et donc c'est une manière aussi de dire, enfin de nous empêcher en fait de nous rassembler autour de cette question qui est commune à la diaspora noire dans toute sa vaste amplitude.

Donc oui voilà c'est très plat et même en termes de l'éducation, enfin quand j'étais à l'école on ne parlait pas de l'esclavage. Enfin ça va ensemble je pense, je pense que si ne voit ni dans les médias ni dans les cours, au final on se retrouve obligé de partir à la recherche de l'information et elle n'est pas très accessible, enfin même sur Internet c'est un peu compliqué maintenant. Justement peut-être les podcasts ça permet aussi d'aider à simplifier tout ça mais c'est compliqué.

[Grégory Pierrot]

Le bicentenaire de la mort de Napoléon, enfin on a vécu une semaine formidable quand même, entre le 5 mai, enfin un discours absolument effarant quand même, et le 10 mai où il n'a pas dit un mot, enfin bon je parle du Président évidemment mais ça n'a pas été le seul !

Avant ces événements on a eu au moins un mois d'historiens napoléonistes à la télé, enfin c'était effroyable quand même. Alors pour le coup on aura entendu des voix contradictoires, enfin ça n'a pas été 100 % Napoléon mais le format reste le même, c'est toujours présenté comme si c'était un débat. Donc on peut entendre des choses très très bien mais elles sont systématiquement comment dire contredites, ou équilibrées si on veut par le gars qui va nous dire que l'on devrait tous, que l'on a tous quelque chose de Napoléon [rires] en nous !

Bon c'est assez à l'image, enfin comme disait Kristy, on ne parle même pas, alors ça c'est amélioré à l'école un peu comparé, je pense que je suis plus vieux que chacun d'entre

vous ici mais, [rires] pour le coup on n'entendait pas un mot sur l'esclavage du tout !  
Maintenant j'entends, j'ai ouïe dire qu'on dit au moins le mot, on passe à autre chose  
j'imagine mais ça reste voilà, ça reste effarant !

Et donc voilà c'est aussi face à ça qu'on se retrouve, je pense, je crois que c'est Roselyne qui disait tout à l'heure, et Kristy aussi, on est obligé de s'éduquer nous mêmes déjà, et je pense, pour revenir à la question précédente, le podcast c'est aussi une certaine manière, enfin une manière d'ouvrir ça à d'autres, pas tant de maître à élève ou quoi mais vraiment juste bah voilà les ressources auxquelles on a eu accès, pour essayer de les rendre plus accessibles à d'autres. Parce que donc je disais générationnellement pour moi Internet a changé la donne énormément ! Avant c'était faire, c'était un travail similaire, mais pour avoir accès à ces ressources et aussi les partager c'était une autre histoire. Et donc les podcasts pour moi c'est aussi efficace pour ça, parce que c'est à la fois une archive comme Rose [ndlr : une des personnes présentes à la conférence] disait mais aussi bon une fois, c'est immédiatement accessible à beaucoup plus de gens que ça aurait pu l'être il y a vingt ans.

[Roselyne Ngonu]

Oui je veux juste dire je pense qu'il ne faut pas voir le podcast comme le, comment dire, l'outil, le seul outil en fait dans cette diffusion, dans le partage. Par exemple faire une combinaison avec les réseaux sociaux etc. ça peut être et je pense que c'est l'une des meilleures options à prendre, de sorte qu'effectivement quelqu'un qui ne va pas pour x ou y raisons avoir la possibilité d'écouter 50 minutes, ou ne serait-ce que 25 minutes, puisse se rabattre sur un autre média, un autre support, que sont les réseaux sociaux, pour quand même retirer un peu d'informations.

Donc je pense que oui si on se dit que le podcast seul, prendre le podcast seul et espérer que par lui on réussisse à vraiment diffuser et toucher un grand nombre de personnes, ce n'est peut-être pas la meilleure approche à avoir. Mais après, bon ça c'est mon petit côté utopique, mais je me dis cinq personnes de touchées par un podcast, c'est déjà cinq personnes de touchées. Et puis le bouche à oreilles et si ça prend un peu plus de temps



bon ce n'est pas grave mais au moins il y a déjà quelques personnes qui se sentent atteintes et concernées et après est-ce qu'on va toujours être très vite en grand nombre ?  
Bon, c'est une autre question mais voilà. [rires]

[Kristy]

Moi aussi je pense que ce que disait c'était Rose par rapport au fait de laisser des traces, ce qui est bien aussi c'est que même si sur le moment il y a peut-être dix personnes qui vont écouter l'épisode, ce n'est pas dit que dans six mois il n'y ait pas cinquante personnes qui aient pris le temps de l'écouter, ou dans deux ans peu importe, parce qu'elles seront tombées ou elles ont décidé que là elles vont s'intéresser à des podcasts, donc je pense que c'est aussi l'avantage d'avoir ce format-là.

[Mélissa Andrianasolo]

Tèju, du podcast My African Clichés.

[Tèju Baba]

Ah alors en fait le cliché ultime je vais dire en fait sur l'Afrique, le cliché ultime c'est celui qui a été mis en musique par l'ancien président français Nicolas Sarkozy. [rires] C'est que l'Afrique n'a pas d'histoire et qu'en fait l'homme africain n'est pas rentré dans l'histoire, et je dois dire que ce cliché a contribué à 40 ou 50 % à la création du podcast. Le reste ce sera, c'est plutôt la question de mes enfants, enfin de mes deux filles, qu'on entend sur le podcast d'ailleurs.

Donc voilà ça c'est le plus important, et je trouve que le cliché sur l'esclavage est bien lié à celui-là parce qu'en fait il a fallu cacher la réalité sur l'esclavage pour pouvoir ne pas nous faire entrer dans l'histoire. En fait c'est nous vendre l'idée que nos ancêtres ont été des esclaves, ont été des victimes et que ça expliquerait pourquoi les Africains sont des assistés, sont des victimes, sont ceci cela, en fait ça a été la base de beaucoup de choses, de beaucoup d'excuses pour que, enfin, pour que puissent être commis certains crimes qui continuent, donc on va dire ça. Aujourd'hui je suis, je crois que c'est la semaine

dernière, j'ai fait le 101ème épisode !

[Mélissa Andrianasolo]

Bravo !

[Tèju Baba]

En français, et, merci ! Et en fait j'ai l'impression que plus ça continue, enfin plus j'en fait et plus j'ai l'impression qu'il y en a encore beaucoup à faire, et ça c'est passionnant.

Mais je voulais quand même montrer ou donner la chance à certains noms qu'on n'a jamais entendu quand on était à l'école. Breffu par exemple.

Breffu c'est une esclave dont on n'entend jamais parler, elle était achetée au Ghana, dans l'actuel Ghana. Elle s'est retrouvée dans les colonies danoises, et en fait elle a été une des premières femmes à se battre contre l'esclavage, à pousser ses, disons, ses malheureux compagnons à se battre. Ça parle aussi du rôle des femmes, de ce qu'on appelle aujourd'hui l'afrofémisme et tout ça. Enfin ce sont des gens qui ont, qui se sont battus, sans comment dire, sans, tu vois il n'y avait pas d'étiquette, il n'y avait pas de catégorie, c'était juste la liberté et tu vois, se battre pour la liberté.

Olaudah Equiano qui est un ancien esclave affranchi qui a écrit sa biographie. Dans une année assez intéressante, il a écrit sa biographie en 1789, c'est quand même une date importante pour les Français, et ça n'a pas empêché que la Convention en France à l'époque ne vote pas tout de suite l'abolition de l'esclavage, parce qu'on peut le voir après, mais c'est présenté aujourd'hui comme une, en fait la Convention aurait aboli l'esclavage, mais c'est totalement faux parce que ce n'était pas ça, ça ne c'est pas passé comme ça je veux dire. Et en fait la première abolition de l'esclavage en France est arrivée complètement par hasard, celle en Angleterre c'est surtout par rapport aux Quakers, et je me suis promis que j'allais faire un épisode sur les Quakers parce que j'ai beaucoup d'admiration pour ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils étaient, des gens qui à l'opposé de toutes les autres religions et j'insiste, la religion anglicane surtout en Angleterre a bénéficié énormément de cette aumône du gouvernement britannique. Les Quakers ont lutté depuis

le début, ce sont des gens qui excluaient leurs membres qui achetaient des esclaves. En fait ils allaient jusqu'à les exclure et ils ont lutté, les Thomas Clarkson et tout ça, et quand avec Sharpe, ils ont vraiment lutté ils ont vraiment fait le nécessaire mais ça n'empêche que quand on prend, si j'en reviens à la France et je m'arrêterai là pour éviter le délire. En fait quand on prend l'exemple de Victor Schoelcher en France quand on a dit que c'était lui qui avait aboli l'esclavage, quand on présente ça comme ça, jamais on ne rend hommage à tous les esclaves qui sont morts, parce que c'est eux qui ont lutté en permanence, et il y en a plein qui sont morts, ceux qui ont survécu ont continué, mais ils ont perdu leur vie à essayer de se libérer.

C'était quand même le message qui fallait nous faire passer en tant que, enfin, tous les gosses qui sont à l'école, c'est de dire on a essayé de réduire des gens, de les maintenir en esclavage et ils ne se sont jamais résignés. Ils ont continué sur des siècles, enfin, depuis le début, la première révolution contre l'esclavage a eu lieu genre à peine trois ans après l'arrivée des esclaves en Angleterre par exemple, donc c'est important. Ils ont lutté tout le temps, et ça ce sont les vrais héros de l'abolition de l'esclavage. Et quand ils sont morts et qu'on a finalement arrêté ça, et bien en fait leurs descendants n'ont rien eu ! Ils n'ont rien eu, ils n'ont jamais été indemnisés, et ce sont les maîtres que l'on a indemnisés, c'est assez parlant.

[Mélissa Andrianasolo]

Rocé, pour le projet Les Damnés de la terre, et Samba Doucouré, d'Africultures.

[musique]

[Jean-Marie Tjibaou]

Si nous voulons faire Mélanésie 2000, c'est pour que les gosses sachent qu'il y a une culture dans ce pays, c'est pour que nos amis européens qui sont là, sachent aussi que nous sommes des hommes, nous sommes des hommes ayant une culture et cette culture il faut la montrer ! Si on ne la montre pas, on pense qu'on n'existe pas !

[Samba Doucouré]

Donc c'était Jean-Marie Tjibaou, donc discours Mélanésia 2000, ok. T'as un commentaire à ajouter sur ce titre ?

[Rocé]

Disons que ce qui est intéressant, c'est pour ça aussi qu'on l'a mis aussi en premier morceau, c'est qu'en fait ce qu'il dit, en fait, c'est, ça résume en fait tout, tout, tout ce que j'aurais voulu dire. C'est à dire qu'au final, voilà, sans mémoire on ne tient pas debout, mais pour avoir une mémoire il faut montrer qu'on est une culture, et en fait c'est un peu tout ce que détruit le colonialisme, c'est à dire que le colonialisme il vient dans un endroit en disant « cet endroit est vide », tu vois, ça fait Christophe Colomb a découvert l'Amérique, il n'y avait rien.

Et en fait ce que, ce qu'a tenté d'empêcher Jean-Marie Tjibaou c'est dire ici on est une culture, donc si vous venez vous ne découvrirez rien du tout, on est une culture, on existe, et donc en fait Mélanésia 2000 c'était un festival culturel qu'il voulait créer et ça montre comme quoi il n'y a rien de plus politique que la culture. Et donc faire un projet comme ça c'est un projet de musique mais c'est de la culture et c'est de la politique parce que l'idée c'est de montrer l'histoire, une mémoire de cette histoire-là, et montrer que ce n'était pas vide en fait, c'est tout ces gens-là, les exilés, enfin, tous ces gens-là en fait n'étaient pas des pages vides qui ont été remplies. Et ça remet en question toutes ces histoires d'intégration etc. et tout, mais sans rentrer dans ces débats-là ça fait partie de l'idée quoi. Et pour moi son intro vise ça vraiment, c'est ce qu'il dit et voilà c'est quelqu'un qui s'est fait assassiner comme, c'est pas le seul dans ce projet-là, beaucoup se sont fait assassiner malheureusement dans les artistes qui sont dans ce projet-là et voilà pour moi c'était une sorte d'hommage, c'était intéressant de mettre ça en introduction.

[Mélissa Andrianasolo]

On peut passer à l'extrait suivant. Donc il s'agit de la, des, Les Colombes de la Révolution, est-ce que tu veux en dire un mot juste avant qu'on passe l'extrait ?

[Rocé]

Alors Les Colombes de la Révolution, donc ça c'est Burkina Faso, pareil c'est pas les trucs qui nous sont tombés dessus, c'est comme Mélanésia 2000 de Jean-Marie Tjibaou.

Jean-Marie Tjibaou en fait, c'est en regardant des documentaires je me suis dit « non mais il va falloir trouver un truc » et d'ailleurs je me demande si ce n'est pas dans un docu que j'ai entendu ça. Et du coup nous on a contacté voilà le, l'office du tourisme on va dire au Kanaki, qui eux ont des archives, et c'est avec eux en fait qu'on a discuté de ce passage, pour savoir si eux ils l'avaient. Et voilà et qu'en fait, c'est avec eux qu'on a parlé de tout ça pour avoir aussi, des, comment dire, plus d'informations, sur l'histoire du festival etc. Et après pareil, avec, donc [??] là c'est en collaboration avec eux, c'est le retour d'une nation qu'on l'a fait.

Et pareil donc là Les Colombes de la Révolution on parle du Burkina Faso, et donc c'est pareil c'est avec, comment dire, la radio d'état qui aujourd'hui la télévision radio du Burkina qu'on a pu voir ça. Parce que c'est pareil c'est à travers un documentaire que j'ai découvert ces artistes-là qui étaient un groupe de femmes, Colombes de la Révolution qui jouaient après les discours de Thomas Sankara. Thomas Sankara était vraiment un grand passionné de musique et il avait demandé à un très bon ami à lui, donc musicien et professeur de guitare, Abdoulaye Cissé, il s'appelle Abdoulaye Cissé, donc de former deux groupes, donc un groupe de femmes, les Colombes de la Révolution, à savoir que Sankara était très féministe, et un groupe d'enfants, les Petits Soldats au poing levé.

Et donc là moi quand je regarde un documentaire je tombe sur le générique du documentaire qui est un morceau des Colombes de la Révolution, et donc je fais des recherches et donc effectivement, un certain Abdoulaye Cissé sort de mes recherches. Et je le contacte et je lui demande s'il n'aurait pas des bandes qui restent, s'ils n'avaient pas des enregistrements, s'ils n'avaient pas sorti quelque chose, donc ils ont rien sorti.

Donc on finit par penser que peut-être il reste des bandes là où ils allaient s'entraîner, donc c'était à la radio d'état tout simplement, et donc on trouve des bandes là-bas, il me les envoie, on les numérise et on entend les morceaux.

Il y a un morceau que j'aime beaucoup qui s'appelle Hommage à Mohamed Maïga, je l'aimais beaucoup ce morceau parce qu'il a un côté très soul justement, quand je disais quand on parlait de l'esthétique, il y a un côté très à l'américaine, très soul, à la Barry White, à la Isaac Hayes etc.

Et ce morceau je l'aime beaucoup mais je sais pas qui c'est Mohamed Maïga sur le moment. Et on décide donc de comment dire, ce morceau-là de le nettoyer, nettoyer les bandes, de le numériser etc. Et au même moment, quand nous on fait ce projet, en fait y a Aissa Maïga qui parle de son livre, Noire n'est pas mon métier. Et c'est là que j'apprends en fait que son père est décédé quand elle avait six ans, que c'était un journaliste qui était très proche de Thomas Sankara, et donc quand je vois Thomas Sankara, un morceau Les Colombes de la Révolution qui font un hommage à Mohamed Maïga je me dis mais peut-être qu'il y a un lien. Et on découvre effectivement qu'il y a un lien, donc on contacte Aissa Maïga, on lui en parle, et voilà on se rend compte qu'on a découvert un morceau du Burkina en hommage à son papa.

Et là en fait on palpe vraiment le fait que oui il faut mettre en lumière l'histoire et la mémoire de nos aînés, ça devient plus que palpable, on en a la preuve. Et donc du coup voilà forcément ça encourage plus par rapport à ce genre de projet, et donc ça nous donne encore plus de, encore plus on va dire d'énergie pour continuer sur ce genre d'idées. Et donc voilà il y a cette histoire autour de ce morceau. C'est pour ça que je vous le disais, chaque morceau a une histoire, c'est ça qui est assez passionnant.

[Samba Doucouré]

Et du coup c'est un peu aussi, il y a quelque chose de marrant dans le fait où, tu rencontres du coup Aissa Maïga...

[Rocé]

C'est ça.

[Samba Doucouré]

Et donc son père est un militant et elle finalement, elle s'engage à travers son art. Et toi aussi ton père était un militant, et voilà décolonial, et toi aussi tu te retrouves finalement à t'engager dans l'art, sans forcément qu'en plus les histoires de vos parents soient à l'origine même de vos engagements mais il y a une continuité finalement.

[Rocé]

C'est ça, il y a une énergie, il y a une continuité, y a un truc qui s'explique pas. Et c'est ça qui est assez intéressant donc pouvoir retisser du lien par rapport à ça, surtout aujourd'hui l'époque le demande d'une certaine manière, et donc du coup ça crée quelque chose de on va dire ça crée du récit et donc ça crée du mode d'emploi. C'est ça qui est intéressant aussi.

[extrait de la chanson Hommage à Mohamed Maïga, des Colombes de la Révolution]

[Mélissa Andrianasolo]

C'est sur ce magnifique extrait des Colombes de la liberté que se termine cet épisode. J'espère que j'ai su vous faire écouter des voix différentes de toutes celles qu'on a l'habitude d'entendre dans les médias mainstream. J'espère aussi que vous avez appris des choses et que cela vous a permis de faire le point sur tout ce que vous saviez, ou ne saviez pas à propos de la mise en esclavage des personnes noires.

Si vous le souhaitez, vous pouvez retrouver l'intégralité des interventions sur la chaîne Youtube de La Clameur Podcast Social Club, à l'exception des ateliers d'Histoires crépues et du Kizu Studio. Je tiens à remercier nos invités pour la pertinence et la qualité de leurs interventions, je remercie également Africultures pour ce partenariat sans qui nous n'aurions pas pu diffuser en direct sur Youtube, et qui a largement participé à la qualité du contenu proposé.

J'adresse des remerciements tout particuliers à Hairia Ahamada, qui a coordonné l'ensemble de La Couleur des Rues. Merci à Pauline Moszkowski-Ouargli, pour son aide

précieuse, ainsi qu'à l'ensemble de l'équipe de La Clameur Podcast Social Club, pour l'organisation de ce magnifique festival. Merci à Hugo, notre magicien du son, et à Nine Severson de nous aider à rendre accessible notre contenu en faisant toutes les transcriptions. Enfin, je vous remercie vous, auditeurices, d'avoir participé à cet événement, et d'écouter ce podcast.